

1

Léna

Paris, janvier 2024.

— T'es en retard, se plaint Jérémie sans même lever les yeux de son assiette.

Je m'assois en face de lui, le cœur lourd. Plus tôt dans la journée, il m'a demandé de le retrouver à 21 heures aux Galopins, un restaurant où nous avons nos habitudes depuis que nous vivons dans le quartier.

— Je t'ai pris une salade, ajoute-t-il.

J'aurais préféré quelque chose de chaud et de réconfortant, mais je me contente de hocher vaguement la tête.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi je suis en retard ?
Il daigne enfin me regarder.

— Natacha m'a appelée, j'explique. Viviane est morte. Je suis allée lui dire au revoir.

Natacha, c'est une collègue de l'hôpital où Jérémie et moi travaillons, et Viviane, l'une des patientes dont je m'occupais avant que je n'explose en vol. Avant mon burn-out.

Je suis infirmière. Enfin, j'étais. Parce qu'une fois que j'irai mieux, je n'ai pas l'intention de remettre les pieds dans ce service. Ni dans aucun autre, d'ailleurs.

À l'expression vide de Jérémie, je comprends qu'il n'a pas la moindre idée de qui je parle.

— Le lymphome non hodgkinien disséminé.

— Ah, répond-il simplement en prenant une nouvelle bouchée de son entrecôte. Ça a été plus rapide que prévu.

Ce détachement chirurgical dont il a le secret, sans une once d'émotion, me donne envie de hurler. Au lieu de ça, je réprime mes larmes en avalant une gorgée de vin. Jérémie déteste me voir pleurer. Il dit que je prends tout trop à cœur. Il a sans doute raison, mais moi, je ne vois pas ce qu'il y a de mal à mettre trop de cœur dans ce qu'on fait.

Trop de cœur, c'est mieux que pas assez.

— L'enterrement aura lieu vendredi.

Son regard me répond « qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? ». C'est vrai, qu'est-ce que ça peut bien lui faire qu'on enterre Viviane vendredi ? Pour lui, elle n'était

qu'un cas parmi tant d'autres, un nom sur un dossier, une maladie à traiter. Alors que pour moi, elle était bien plus.

Elle était une lueur d'espoir dans un monde de souffrance.

Malgré le cancer qui la rongait, Viviane avait toujours un mot gentil ou un sourire à m'offrir. Un sourire qui rendait mes journées un peu plus supportables. J'aurais pu passer des heures à l'écouter raconter ses anecdotes de jeunesse, ses étés brûlants sur les plages de la Côte d'Azur, ou ses escapades dans les ruelles animées de Marrakech.

Oui, Viviane était plus qu'un cancer. Elle était un éclat de vie, un trésor de souvenirs, une raison de croire que mon travail avait un sens, que mes larmes et mes sourires n'étaient pas vains.

Je l'observe finir son assiette en silence.

— Tu n'as pas faim ? me demande-t-il.

— Non.

— Il faut qu'on parle, lâche-t-il après un moment.

Son ton m'inquiète. Je vide mon verre de vin.

— Ça fait des mois que tu as quitté l'hôpital...

— Un mois, je corrige.

Il pince les lèvres, puis reprend :

— Si tu veux, mais là n'est pas la question. Je sais que tu traverses une période difficile...

Mensonge. Il n'a aucune idée de ce que je vis. Il ne sait pas ce que c'est que de se lever chaque matin avec cette

fatigue écrasante, ce vide intérieur, cette impression de se noyer dans un océan de rien, sans jamais pouvoir reprendre son souffle. Il ne sait pas ce que c'est que de traîner son corps comme une coquille vide, de sourire par habitude alors qu'à l'intérieur, tout est éteint.

Non, il ne sait rien de cette lutte silencieuse, de cette guerre que je mène contre moi-même à chaque instant, chaque respiration.

— ... mais ça ne peut plus durer.

Je le fixe, incapable de comprendre où il veut en venir. Est-ce qu'il me demande de reprendre le travail, ou est-il en train de me quitter ? Mon esprit engourdi tente de déchiffrer le sens de ses paroles.

— Je ne comprends pas.

Il soupire. Une grimace déforme ses traits comme s'il peinait à trouver les bons mots, ceux qui ne me briseraient pas totalement.

— Léna... j'aimerais qu'on se sépare.

Le monde vacille autour de moi et mes mains s'agrippent à la nappe grise comme à une bouée de sauvetage.

Je secoue la tête, refusant de croire ce que je viens d'entendre.

— J'ai rencontré quelqu'un, ajoute-t-il alors, comme pour enfoncer le dernier clou dans le cercueil.

Je sens mes jambes défaillir. Je serais probablement tombée si je n'étais pas déjà assise. Ma bouche s'ouvre, mais aucun son n'en sort. Juste ce vide, ce gouffre qui m'aspire. Une myriade de questions me brûle les lèvres, mais je ne parviens à en formuler aucune. *Qui est-elle ? Où l'as-tu rencontrée ? Depuis quand ? Est-ce que tu l'aimes ?*

Je m'entends murmurer d'une voix à peine audible :

— Pourquoi...

— Je suis vraiment désolé, Léna. C'est arrivé, c'est tout.

C'est arrivé, c'est tout. Ces mots me transpercent. Je cligne des yeux, les larmes me brouillent la vue et tout devient flou autour de moi. Ma poitrine se serre douloureusement et le vide que je ressens depuis si longtemps s'élargit encore jusqu'à m'engloutir complètement.

D'une voix tremblante, je le supplie :

— Jérémie... ne fais pas ça. On peut arranger les choses, je le sais. Je peux changer, reprendre le boulot si c'est ce que tu veux, je peux...

Mes mots se perdent dans un flot de panique, de désespoir. Je cherche frénétiquement une solution, n'importe quoi pour empêcher ce cauchemar de devenir réalité. Mais avant même de pouvoir finir ma phrase, je perçois une sorte de gêne sur son visage.

Il détourne le regard et c'est là que je comprends. Il ne veut pas que je reprenne le travail. Ça ne changera rien.

— C'est une fille de l'hôpital, pas vrai ?

Il acquiesce, et le silence qui s'installe est plus lourd que tout ce que j'aurais pu imaginer.

— Une nouvelle infirmière, dit-il après un moment. Tu ne la connais pas.

Mon ventre se tord sous l'impact de cette révélation. Il continue, avec une froideur qui me glace encore plus que la trahison elle-même :

— J'aimerais que tu quittes l'appartement avant la fin du mois, dit-il d'une voix dénuée de toute émotion. Tu pourrais aller chez ta sœur, le temps de te trouver un autre logement.

Le salaud. Il avait tout prévu, tout calculé, pour minimiser le drame, pour s'en sortir le plus proprement possible. Neuf ans de relation, balayés en quelques phrases bien préparées. *J'aimerais qu'on se sépare. J'ai rencontré quelqu'un. J'aimerais que tu quittes l'appartement avant la fin du mois.*

Comme si ça suffisait pour tout effacer.

J'ai envie de hurler, de le supplier à genoux, mais je n'en ai pas la force. Je suis vidée. Alors, je ramasse les miettes de dignité qu'il me reste et murmure :

— Je serai partie dès ce soir.

— Merci, dit-il en se levant. Je t'enverrai le restant de tes affaires.

Il laisse quelques billets sur la table en disant :

— Quand tu auras digéré tout ça, on pourrait se revoir. J'aimerais vraiment qu'on reste amis tous les deux.

Et il s'en va. Juste comme ça. Il me laisse là avec mes larmes, ma colère, et mon amertume. À cet instant, je remercie intérieurement le serveur d'avoir débarrassé la table, parce que je lui aurais volontiers planté son couteau à viande dans le cœur.

Paris, mai 2024.

J'ai rencontré quelqu'un.

Les mots de Jérémie continuent de tourner en boucle dans ma tête, comme la pire des plaintes. Quatre mois se sont écoulés depuis qu'il m'a quittée. Quatre mois que je me rejoue la scène en pleurant toutes les larmes de mon corps, quatre mois que je squatte l'appartement de ma sœur Sarah dans le même jogging deux fois trop grand. Quatre mois que mon régime alimentaire se résume à de la glace aux cookies et deux Xanax par jour.

Quatre mois qu'il me manque.

Je m'appelle Éléna Montel, mais tout le monde m'appelle Léna, excepté mes parents. Ma mère voulait me donner le prénom de sa grand-mère, Hélène, mais mon

père trouvait que ça faisait trop vieillot pour un nouveau-né. Et comme il a toujours eu le dernier mot à la maison, quand il est allé déclarer ma naissance à la mairie de Neuilly-sur-Seine, le 15 octobre 1998, il a choisi Éléna.

Éléna sans h, a-t-il précisé.

Comme s'il me manquait une pièce. Comme si j'étais déjà bancal avant même de pousser mon premier cri.

Je suis née un lundi. C'était un jour gris. Ironique, quand on sait qu'Éléna signifie « lumière ». Une lumière que je n'ai jamais vraiment sentie en moi. Depuis toujours, la grisaille semble me coller à la peau. Si mon aura était visible à l'œil nu, il y aurait une palette de nuances de gris en permanence au-dessus de ma tête. Certains jours, c'est un gris pâle presque imperceptible. Mais d'autres, il devient si épais, si dense, qu'il m'étouffe presque.

La lumière m'a toujours échappé. Je l'ai souvent cherchée, parfois effleurée du bout des doigts, mais elle a toujours fini par me fuir. Et puis, à force de chercher cette lumière sans jamais la trouver, on finit par s'habituer à la grisaille. On apprend à la connaître, à la supporter, voire à l'aimer. Je crois que c'est ce qui m'est arrivé. Au fil du temps, cette brume intérieure a cessé de me terrifier. Elle est devenue une ombre fidèle, une part de moi.

Mon téléphone sonne, c'est ma mère. Je refuse l'appel pour la troisième fois de la journée. Elle veut probablement savoir comment je vais depuis que Jérémie m'a larguée

pour une connasse plus jeune et plus jolie que moi. Mal. Je vais mal et j'aimerais qu'on me foute la paix.

Mes parents adorent Jérémie. Tout le monde adore Jérémie. Jérémie est beau, intelligent, charismatique et, pour ne rien gâcher, il est médecin, comme mon père. C'est le gendre idéal, le fils qu'ils n'ont jamais eu, celui qu'ils auraient préféré avoir à ma place. Éléna, qui a obtenu son bac de justesse. Éléna, qui a raté deux fois le concours d'entrée en médecine. Éléna, qui est au chômage depuis cinq mois.

Éléna sans h. La fille ratée, celle à qui il manque une pièce.

Heureusement, Charles et Anne-Marie Montel n'ont pas tout perdu puisqu'ils ont eu une autre fille avant moi, Sarah. Sarah avec un h. Bac avec mention, grande école de commerce, master en poche. La fierté de la famille. *Prends un peu exemple sur ta sœur, Éléna. Pourquoi tu n'es pas un peu plus comme Sarah ? Si tu avais davantage de courage, tu aurais pu avoir une carrière comme la sienne.*

Sarah, la parfaite. Et moi, la ratée. Étrangement, cette différence de traitement entre Sarah et moi n'a pas affecté notre relation. Avec ma sœur, on est bien trop différentes pour se jalouser. Si Sarah était une couleur, ce serait le rouge. Confiante, extravertie et déterminée.

Tout ce que je ne suis pas.

En parlant du loup, la porte de ma chambre s'ouvre sur ma sœur dans une robe à paillettes rose. Depuis que Jérémie m'a quittée, je vis chez elle. La cohabitation se passe bien, puisque quand Sarah n'est pas au travail, elle est soit en soirée, soit chez un mec. Ainsi, on ne se croise presque jamais.

Presque.

— Dis-moi que tu n'as pas l'intention de passer ta soirée devant *N'oublie jamais* avec un pot de glace.

Je grimace. C'est exactement ce que j'avais prévu de faire.

— Tu es déprimante, se plaint Sarah en s'allongeant sur le lit à côté de moi.

— C'est le concept des gens déprimés.

Elle se redresse et m'observe de ses grands yeux presque noirs, les mêmes que les miens.

— Depuis combien de temps ne t'es-tu pas lavée les cheveux ?

Je les touche comme s'ils pouvaient me donner la réponse.

— Deux jours ?

Sarah lève un sourcil, sceptique.

— Peut-être un peu plus, j'admets.

— Je sais que tu n'as pas envie d'entendre ce que je vais dire...

— Alors, ne dis rien.

— ... mais il faut que tu l'entendes. C'est pour ton bien.

Je soupire, déjà fatiguée par les mots qu'elle n'a pas encore prononcés.

— Tu ne peux pas rester enfermée ici indéfiniment à broyer du noir, Léna.

Du gris. Je broie du gris.

— Je sais que tu as traversé des moments difficiles, avec ton travail, avec Jérémie... mais la vie continue. Tu es jeune, belle et en vie ! Alors, je t'en prie, lave-toi les cheveux, débarrasse-toi de ce jogging et sors de cette chambre.

— Demain.

— Demain, quoi ?

— Je me laverai les cheveux demain.

Sarah se redresse.

— Je vais boire un verre avec des collègues. J'imagine que tu ne veux pas venir ?

— Non.

— Tu as tort, ça te ferait du bien de rencontrer de nouvelles têtes. Et qui sait, tu pourrais peut-être plaire à un mec mignon...

Je lève les yeux au ciel.

— Ah oui, j'oubliais. Tu ne veux pas de mec mignon, toi. Tu veux Jérémie. Mais Jérémie t'a larguée il y a *quatre*

mois, Léna. Il est grand temps que tu l'acceptes et que tu passes toi aussi à autre chose !

J'ai envie de me jeter sur elle pour l'étrangler, mais je me rappelle que c'est ma sœur et qu'elle m'héberge gracieusement. Alors, je prends sur moi, respire un grand coup, et dans un sourire forcé, je réponds :

— Évidemment.

Sarah m'observe, les lèvres pincées.

— Évidemment ? C'est tout ce que tu as à répondre ?

— Qu'est-ce que tu veux entendre, Sarah ?

— Que tu vas te reprendre en main, que tu vas sortir de cette chambre et que tu vas arrêter de stalker ton ex et sa nouvelle meuf sur les réseaux !

Je gémis dans mon oreiller. Sarah a raison, bien sûr. Il faudrait que je me ressaisisse, mais c'est tellement plus facile à dire qu'à faire. Chaque fois que j'ouvre Instagram, je ne peux pas m'empêcher d'aller directement sur les profils de Jérémie et Angelina. C'est comme ça qu'elle s'appelle, Angelina. Elle a vingt et un ans, des jambes interminables et des seins qui semblent défier la gravité.

Je finis par marmonner :

— Je vais essayer.

— Essayer, ce n'est pas assez.

Cette fois, je lui balance mon oreiller au visage en criant :

— Sors de ce corps, Charles Montel !

Sarah a l'air horrifiée par l'évidence : c'est typiquement le genre de phrases toutes faites que notre père adore balancer à tout bout de champ. *Les intentions seules ne mènent nulle part. Les rêves ne se concrétisent pas sans travail. Essayer ce n'est pas assez.*

— Oh non. Tu crois que je vais finir comme lui ?

— Chauve et barbu ?

Sarah s'esclaffe.

— Non. Critique et donneuse de leçons.

— Tu es déjà critique et donneuse de leçons, Sarah. Tu ne peux pas te battre contre tes gènes.

Sarah marque une pause.

— Je t'ai déjà dit que tu étais la pire des petites sœurs ?

— Probablement un million de fois.

— Parfait. Alors, bonne soirée ! J'essaierai de ne pas faire trop de bruit en rentrant.

Dès que la porte d'entrée claque, je me lève du lit pour aller chercher mon pot de glace dans le congélateur. En l'ouvrant, je me rends compte que j'ai oublié d'en racheter.

Merde.

Il est 21 h 45, la supérette ferme dans quinze minutes. J'attrape mon téléphone, mes écouteurs, et mes clés. Puis je quitte l'appartement en évitant soigneusement mon reflet dans le miroir accroché à la porte. Je sais très bien que je ne ressemble à rien avec mon jogging trop large, mes cheveux en vrac, mes yeux rouges et mon nez irrité à

force de me moucher. Je n'ai pas besoin d'un miroir pour me le rappeler.

Je lance ma playlist préférée, la seule que j'écoute depuis quatre mois, que j'ai renommée « chansons pour pleurer ». Dans mes oreilles, *Petula Clark* allume une cigarette.

En entrant dans le magasin, je fonce directement vers les congélateurs, attrape deux pots de glace aux cookies, et passe par la caisse automatique.

Je monte le son en sortant. *J'ai des idées noires en tête.* Moi aussi, j'ai des idées noires. Ou plutôt, des idées grises. Je n'ai jamais eu envie de me jeter d'un pont, de me tirer une balle dans la tête, ou d'avaler une boîte de somnifères avec une bouteille de vodka. Non. Moi, mon truc, c'est un peu plus subtil que ça.

Un peu plus nuancé.

Par exemple, quand je descends un escalier, je m'imagine en train de dévaler les marches. Ou le soir, quand je m'endors, je me dis que ce serait bien de ne pas me réveiller le lendemain. Ou encore, comme maintenant, quand je traverse le boulevard au feu rouge, les yeux fermés, en espérant que quelque chose se passe.

Mais rien ne s'est jamais passé.

Jusqu'à maintenant.